

Manifester pour le manifeste à l'ère des sociétés « liquides » ?

Paul Ardenne

Number 133, Fall 2019

Manifestes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91849ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ardenne, P. (2019). Manifester pour le manifeste à l'ère des sociétés « liquides » ? *Inter*, (133), 2–3.

MANIFESTER POUR LE MANIFESTE À L'ÈRE DES SOCIÉTÉS « LIQUIDES » ?

► PAUL ARDENNE

Le *manifestus*, nous enseigne l'étymologie, c'est, littéralement, la manifestation de la parole de Dieu. C'est, par extension, la manifestation d'un point de vue ou d'une revendication qui prend valeur d'autorité supérieure, de loi d'airain, d'oukase. Le rédacteur d'un manifeste, analogiquement, prend la place du dieu locuteur : Karl Marx lorsqu'il annonce, dans son *Manifeste du parti communiste* (1848), le devenir inéluctable du communisme en remplacement de la société bourgeoise ; Gustave Courbet, dans son *Manifeste du réalisme* (1855), lorsqu'il donne pour nouvelle mission à l'artiste de représenter l'époque dans laquelle il vit et nulle autre ; Filippo Tommaso Marinetti, fougueux Italien qui se commettra plus tard avec le fascisme, lorsque, dans son *Manifeste futuriste* (1909), il prétend que l'art est dorénavant tributaire de la vitesse, de la violence et de la fluidité intégrale des pulsions et des formes.

Le manifeste s'affirme comme énoncé divin, donc majeur, autoritaire, ne souffrant ni discussion ni remise en cause. Parole impérieuse que le manifeste ? Oui, mais aussi parole devenue, avec le temps et la multiplication de cette formule, inaudible. Le moins que l'on puisse dire, au regard du succès de ce véritable genre littéraire qu'est le manifeste, c'est que le polythéisme se porte bien. Un seul dieu locuteur ? Que nenni : des centaines. Les archives en ligne Manart (www.basemanart.com), qui se piquent avec courage de répertorier tous les manifestes connus à ce jour, politiques comme culturels, en comptabilisaient environ 700 en 2018. Que penser d'une telle statistique et de l'enflure dont elle témoigne ? Cette multiplication du manifeste, à l'instar de la langue pour Ésope, est la meilleure et la pire des choses, à la fois un bon signe et le constat d'une impuissance : un bon signe parce que la continuité du manifeste indique que les convictions fortes, seraient-elles intolérantes, ont encore la vie dure ; une impuissance parce que cette même multiplication rend compte du caractère non opératoire du manifeste. Une haute parole, le manifeste ? Pour sûr, à ceci près que personne ou presque, semble-t-il, ne l'entend, n'en a cure.

DE L'UTILITÉ DU MANIFESTE

Il y a à la multiplicité des manifestes et, en conséquence, à leur prolifération une raison notoire : la foi. Foi politique, foi culturelle. Celui qui croit dur comme fer en ce qu'il croit entend le faire savoir et l'inscrire dans le marbre. Le manifeste est le résultat d'une croyance solide doublée d'un empressement à communiquer. Le seul vrai monde est marron, il n'est plus blanc ? Publiions et faisons circuler, sans attendre, le *Manifeste du marron* ! Faisons savoir à la face du monde mal éclairé, tamisé dans sa blancheur déclassée, qu'il n'a pas encore pris la mesure de son authentique, unique et vraie couleur : « Sœurs, frères, oyez ! Une unité majeure vient se révéler à vos consciences endormies et dans l'enfance : l'unité MARRON. Oubliez le blanc, c'est à présent la marronitude qui guidera vos entreprises, vos représentations, vos pulsions vitales. Il n'est de marron que le marron, et le marron est son essence ! »

J'ironise ? Pas le moins du monde. Le manifeste, de manière invariable, est enfant de la conviction. Il incarne la mise en forme de points de vue pouvant reposer sur une vérité non encore émise, sur une attente jusqu'alors injustement brimée, et ce, tout en posant l'hypothèse que le monde, selon la mécanique marxiste, peut être « changé » et « transformé ». Le manifeste, en termes d'essence, est une volonté, l'expression d'un vouloir-vivre orienté et dialectique, favorable à un amendement du monde et à sa correction. Nombre de manifestes, à cet égard, n'auront pas manqué de faire avancer les consciences, et parfois, seraient-ils juste faits de mots, pour le

meilleur. Le principe de civilisation est important ? Soit ! Gageons à cette entrée que bien des manifestes, au cours de l'histoire, en auront permis le croît ; mentionnons entre autres, tout aussi positifs dans leurs effets, les multiples manifestes pour l'égalité ayant fleuri depuis le début du XIX^e siècle, sinon depuis les Gracques, à l'âge antique – des dizaines, dans toutes les parties du monde, en un flot continu et loin encore d'être tari : égalité des sexes, égalité professionnelle, égalité raciale, égalité des conditions de vie, égalité devant la mort... Si elle ne crée pas d'égalité concrète, cette propension humaine à multiplier ce type de manifeste n'en rend pas moins le principe d'une égalité accrue en tous ces domaines, aussi décelable que revendiqué, aussi humaniste que nécessaire.

Le manifeste n'est pas performatif au sens augustinien du terme². Pas ici d'automatisme de l'acquis, d'autoréalisation. Il ne crée pas *in vivo* ce qu'il annonce ou revendique, mais en formule « tout au plus » la pertinence et la légitimité, étant clairement entendu que ce tout-au-plus n'est jamais négligeable. Le manifeste vaut à titre d'offre potentielle. Émanant d'une foi puissante convertie dans une volonté d'information qui postule la réalisation, le manifeste est à tous coups non opératoire, mais peu importe, au demeurant. Sa vocation première est ailleurs : l'alerte. Ce caractère d'alerte en fait un principe actif. L'intentionnalité est toujours une partie de la réalisation.

> Le *Manifeste du Futurisme* à la une du *Figaro* du 20 février 1909.



POINT DE VUE SOLIDE CONTRE OPINION LIQUIDE

Le concept même de manifeste, avec le temps, a évolué. Là où le XIX^e siècle et la modernité, qui en font un fétiche, considèrent le manifeste sous l'angle de la loi d'airain réformatrice de tout le champ mental ou culturel, la postmodernité, avec la fin du XX^e siècle, vient rebattre les cartes. Moment de la culture revenu de l'autorité et rétif aux ordres, la postmodernité considère le manifeste non plus sous l'espèce d'une formule instantanée et universelle, mais sur un mode minoré, comme une simple position de principe. Position de principe non unanime et, âge de l'individualisme roi croissant, n'ayant d'ailleurs pas à être rendue unanime. Tel est en fait le problème du manifeste, une fois sonnée l'heure postmoderne, celle de la *doxa*, de l'opinion devenue reine du champ mental : son affaïssissement génétique. S'il conserve les mêmes gènes, tout indique de plus en plus que sa génétique capte de moins en moins l'attention. L'expression de cette foi minoritaire qui fait le corpus du manifeste pâtit d'une crise de la foi majoritaire, celle qui saisit la société presque entière.

Le manifeste tel que brandi à l'âge moderne doit être compris comme une loi non générale mais qui devrait l'être : une loi que tous devraient adopter parce qu'elle exprime, pour auteurs et signataires du manifeste, la *vérité vraie*. Ceux qui brandissent le manifeste *sont* les artisans de la vérité. Le manifeste est déclaré « véritable » et, comme tel, il se fait impératif catégorique. Ce schéma s'effondre à partir du moment où la vérité même cesse d'être un étalon pour devenir une option cognitive flexible, une *possibilité*, ce que consacre l'affirmation, avec la fin du XX^e siècle, des sociétés dites « liquides »³. En celles-ci, le régime de foi du citoyen prime sur celui de la masse. En celles-ci, sur fond de fragmentation et de dispersion des modèles de pensée, tout un chacun peut élaborer son propre automanifeste, sa propre loi de vie. Une fois advenue l'ère des sociétés liquides, sociétés favorisant l'individualisme et plaçant l'individu au-dessus du général – la loi particulière, *mon* droit qui s'élève, tandis que déchoit la loi générale, *le* droit –, le principe même du manifeste devient encombrant, voire intolérable. De quel droit, moi, individu, devrais-je me sentir tenu de considérer comme recevable et de suivre à la lettre une proclamation qui enjoint que j'y adhère sous peine de passer au mieux pour quelqu'un de rétrograde, au pire pour un abruti qui n'arrive pas à suivre le cours de l'époque dans laquelle il vit ? Rien ne m'y oblige, *de facto*, sauf si je m'y oblige moi-même, et uniquement encore le temps que je m'y oblige. Être liquide, c'est justement ceci, de l'ordre du droit « acvique » : s'inscrire dans le mouvement d'une croyance à cinq heures de l'après-midi et s'en désinscrire à cinq heures et une minute, si cette croyance a cessé de solliciter sa foi ou en vient à contredire ses exigences, ses caprices ou ses avatars.

MOE ET MOI

La postmodernité, âge majeur des sociétés liquides, incarne la mort du manifeste, son déclasserement historique, son caractère douteux, le reléguant au rang de propagande grossière. Tel le critique d'art, prétendument informé-e du devenir de l'esthétique contemporaine, m'enjoint, dans un texte autoritaire rendu public, d'aimer à partir d'aujourd'hui le rouge, parce que le jaune aurait fait son temps ? Or, il se trouve que moi, j'aime le jaune et que je continue de l'aimer. M'enjoindre de devoir aimer le rouge et de bannir dorénavant le jaune, de mon point de vue d'humain liquide, c'est-à-dire appartenant à une société où prévaut *mon* droit, équivaut à vouloir m'imposer un *pronunciamento*, sur un mode directeur et autoritaire devenu hors de saison.

Prétendre incarner la vérité à l'ère de la dissémination culturelle ? Intenable. Quelles forces intimes dirigent dorénavant mes choix ? Le MOE, *Manifestus obsoleto est*, et le MOI, *Mon organon intime*. Dans la société liquide, le manifeste se noie. Qu'il repose en paix, si la paix est de ce monde. ◀

DADA SOULÈVE TOUT

(Les Signataires de ce manifeste habitent la France, l'Amérique, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Belgique, etc., mais n'ont aucune nationalité)

DADA connaît tout. DADA crache tout.

MAIS.....

DADA VOUS A-T-IL JAMAIS PARLÉ :

OUI = NON

OUI = NON

OUI = NON

de l'Italie
des accordéons
des pantalons de femmes
de la patrie
des sardines
de Fiume
de l'Art (vous exagérez cher ami)
de la douceur
de d'Annunzio
quelle horreur
de l'héroïsme
des moustaches
de la luxure
de coucher avec Verlaine
de l'idéal (il est gentil)
du Massachussets
du passé
des odeurs
des saïades
du génie - du génie - du génie
de la journée de 8 heures
et des violettes de Parme

JAMAIS JAMAIS JAMAIS

DADA ne parle pas. DADA n'a pas d'idée fixe. DADA n'attrape pas les mouches

LE MINISTÈRE EST RENVERSÉ. PAR QUI ? PAR DADA

Le futuriste est mort. De quoi ? De DADA

Une jeune fille se suicide. A cause de quoi ? De DADA

On téléphone aux esprits. Qui est-ce l'inventeur ? DADA

On vous marche sur les pieds. C'est DADA

Si vous avez des idées sérieuses sur la vie,

Si vous faites des découvertes artistiques

et si tout d'un coup votre tête se met à crépiter de rire,

si vous trouvez toutes vos idées inutiles et ridicules, sachez que

C'EST DADA QUI COMMENCE A VOUS PARLER

- > Quoique daté très précisément du 12 janvier 1921, ce tract ne fut lancé que le 15, à l'occasion de la conférence sur le « Tactilisme » donnée par le poète italien Marinetti au Théâtre de l'Œuvre. Cette manifestation offrit prétexte à un chahut monstre orchestré par les Dadaïstes, ceux-ci tenant à se distinguer, dans l'esprit du public, des innombrables autres écoles soit-disant modernes, et au premier chef du Futurisme.

Notes

- 1 Selon la présentation de ses animateurs, « Manart est un projet construit autour de la base de données du même nom sur les MANifestes ARTistiques. Elle contient des manifestes produits au XX^e siècle dans toutes les disciplines artistiques et dans toutes les sphères géographiques ».
- 2 Cf. John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, G. Lane (trad.), Seuil, 1970, 187 p.
- 3 Cf. Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Polity Press, 2000, 240 p. La société liquide (*liquid society*) est un « concept pour lequel il [Bauman] opte afin de remplacer celui de postmodernité. La « société liquide » s'oppose à la « société solide » où les structures de l'organisation commune seraient créées collectivement. Dans la « société liquide », l'unique référence est l'individu intégré par son acte de consommation. Statut social, identité ou réussite ne sont définis qu'en termes de choix individuels et peuvent varier, fluctuer rapidement au gré des exigences de flexibilité. Il définit les relations sociales comme de plus en plus impalpables dans la société actuelle. Il prend l'exemple de l'amour ou du sentiment comme témoin de cet impalpabilité de relations fondées « jusqu'à nouvel ordre » : la société est liquide, parce que les liens permanents entre homme et femme sont devenus impossibles ». « Démocratie liquide » [en ligne], *Wikipédia*, 15 juillet 2019, www.fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9mocratie_liquide.

Paul Ardenne est historien de l'art, écrivain et commissaire d'exposition. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de référence sur la création moderne et contemporaine : *Art, l'âge contemporain* (1997), *L'art dans son moment politique* (2000), *L'image corps* (2001), *Un art contextuel* (2002), *Art, le présent* (2009), *Cent artistes du street art* (2011), *Heureux, les créateurs ?* (2016)... Dernier ouvrage paru : *Roger-pris-dans-la-terre* (roman, 2017), *Un art écologique : création plasticienne et anthropocène* (essai, éditions Actes Sud, septembre 2018).